

Jérôme
Ferrari

Où j'ai laissé
mon âme

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

1957. A Alger, le capitaine André Degorce retrouve le lieutenant Horace Andreani, avec lequel il a affronté l'horreur des combats puis de la détention en Indochine. Désormais les prisonniers passent des mains de Degorce à celles d'Andreani, d'un tortionnaire à l'autre : les victimes sont devenues bourreaux. Si Andreani assume pleinement ce nouveau statut, Degorce, dépossédé de lui-même, ne trouve l'apaisement qu'auprès de Tahar, commandant de l'ALN, retenu dans une cellule qui prend des allures de confessionnal où le geôlier se livre à son prisonnier...

Sur une scène désolée, fouettée par le vent, le sable et le sang, dans l'humidité des caves algéroises où des bourreaux se rassemblent autour des corps nus, Jérôme Ferrari, à travers trois personnages réunis par les injonctions de l'Histoire dans une douleur qui n'a, pour aucun d'eux, ni le même visage ni le même langage, trace, par-delà le bien et le mal, un incandescent chemin d'écriture vers l'impossible vérité de l'homme dès lors que l'enfer s'invite sur terre.

“DOMAINE FRANÇAIS”

JÉRÔME FERRARI

Né à Paris en 1968, Jérôme Ferrari, après avoir été, durant quatre ans, professeur de philosophie au lycée international d'Alger, vit actuellement en Corse, où il enseigne depuis 2007.

DU MÊME AUTEUR

VARIÉTÉS DE LA MORT, Albiana, 2001.

ALEPH ZÉRO, Albiana, 2002.

DANS LE SECRET, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1022.

BALCO ATLANTICO, Actes Sud, 2008.

UN DIEU UN ANIMAL, Actes Sud, 2009.

Photographie de couverture : © Bridgeman Art Library

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00406-4

JÉRÔME FERRARI

Où j'ai laissé
mon âme

roman

ACTES SUD

à Jean-Yves Templon

Il dit que même en présence de la lune il ne connaît pas de repos, et qu'il fait un vilain métier. C'est toujours cela qu'il dit quand il ne dort pas ; et quand il dort, il fait toujours le même rêve : il voit un chemin de lune sur lequel il veut s'engager pour continuer de parler avec le prisonnier Ha-Nostri car – c'est ce qu'il affirme – il n'a pas eu le temps de dire tout ce qu'il avait en tête, ce fameux jour d'autrefois, ce 14 du mois printanier de nisan. Mais hélas, quelque chose fait qu'il ne parvient pas à rejoindre ce chemin, et personne ne vient vers lui.

MIKHAÏL BOULGAKOV,
Le Maître et Marguerite.

Je me souviens de vous, mon capitaine, je m'en souviens très bien, et je revois encore distinctement la nuit de désarroi et d'abandon tomber sur vos yeux quand je vous ai appris qu'il s'était pendu. C'était un froid matin de printemps, mon capitaine, c'était il y a si longtemps, et pourtant, un court instant, j'ai vu apparaître devant moi le vieillard que vous êtes finalement devenu. Vous m'aviez demandé comment il était possible que nous ayons laissé un prisonnier aussi important que Tahar sans surveillance, vous aviez répété plusieurs fois, comment est-ce possible ? comme s'il vous fallait absolument comprendre de quelle négligence inconcevable nous nous étions rendus coupables – mais que pouvais-je bien vous répondre ? Alors, je suis resté silencieux, je vous ai souri et vous avez fini par comprendre et j'ai vu la nuit tomber sur vous, vous vous êtes affaissé derrière votre bureau, toutes les années qu'il vous restait à vivre ont couru dans vos veines, elles ont jailli de votre cœur et vous ont submergé, et il y eut soudain devant moi un vieil homme à l'agonie, ou peut-être un petit enfant, un orphelin, oublié au bord d'une longue route désertique. Vous avez posé sur moi vos yeux pleins de ténèbres et j'ai senti le souffle froid de votre haine impuissante, mon capitaine, vous ne m'avez pas fait de reproches, vos lèvres se crispaient

pour réprimer le flux acide des mots que vous n'aviez pas le droit de prononcer et votre corps tremblait parce que aucun des élans de révolte qui l'ébranlaient ne pouvait être mené à son terme, la naïveté et l'espoir ne sont pas des excuses, mon capitaine, et vous saviez bien que, pas plus que moi, vous ne pouviez être absous de sa mort. Vous avez baissé les yeux et murmuré, je m'en souviens très bien, vous me l'avez pris, Andreani, vous me l'avez pris, d'une voix brisée, et j'ai eu honte pour vous, qui n'aviez même plus la force de dissimuler l'obscénité de votre chagrin. Quand vous vous êtes ressaisi, vous m'avez fait un geste de la main sans plus me regarder, le même geste dont on congédie les domestiques et les chiens, et vous vous êtes impatienté parce que je prenais le temps de vous saluer, vous avez dit, foutez-moi le camp, lieutenant ! mais j'ai achevé mon salut et j'ai soigneusement effectué un demi-tour réglementaire avant de sortir parce qu'il y a des choses plus importantes que vos états d'âme. J'ai été heureux de me retrouver dans la rue, je vous le confesse, mon capitaine, et d'échapper au spectacle répugnant de vos tourments et de vos luttes perdues d'avance contre vous-même. J'ai respiré l'air pur et j'ai pensé qu'il me faudrait peut-être recommander à l'état-major de vous relever de toutes vos responsabilités, que c'était mon devoir, mais j'ai vite renoncé à cette idée, mon capitaine, car il n'existe pas d'autre vertu que la loyauté. Pourtant, j'avais été si heureux de vous retrouver, vous savez, et je garde l'espoir que, vous aussi, au moins pour un moment, vous en avez été heureux. Nous avons survécu ensemble à tant d'heures difficiles. Mais nul ne sait quelle loi secrète régit les âmes et il est vite devenu évident que vous vous étiez éloigné de moi et que nous ne pouvions plus nous comprendre. Quand

j'ai accepté de prendre la tête de cette section spéciale et que je me suis installé avec mes hommes dans la villa, à Saint-Eugène, vous êtes devenu franchement hostile, mon capitaine, je m'en souviens très bien. Je n'ai pas pu me l'expliquer et j'en ai été blessé, je peux vous le dire aujourd'hui, nos missions n'étaient pas différentes au point que vous ayez été autorisé à m'accabler ainsi de votre haine et de votre mépris, nous étions des soldats, mon capitaine, et il ne nous appartenait pas de choisir de quelle façon faire la guerre, moi aussi, j'aurais préféré la faire autrement, vous savez, moi aussi, j'aurais préféré le tumulte et le sang des combats à l'affreuse monotonie de cette chasse au renseignement, mais un tel choix ne nous a pas été offert. Aujourd'hui encore, je me demande par quelle aberration vous avez pu vous persuader que vos actions étaient meilleures que les miennes. Vous aussi, vous avez cherché et obtenu des renseignements, et il n'y a jamais eu qu'une seule méthode pour les obtenir, mon capitaine, vous le savez bien, une seule, et vous l'avez employée, tout comme moi, et l'atroce pureté de cette méthode ne pouvait en aucun cas être compensée par vos scrupules, vos élégances dérisoires, votre bigoterie et vos remords, qui n'ont servi à rien, si ce n'est à vous couvrir de ridicule, et nous tous avec vous. Quand on m'a ordonné de venir prendre en charge Tahar à votre PC d'El-Biar, j'ai caressé un moment l'espoir que la joie d'avoir capturé l'un des chefs de l'ALN vous aurait peut-être rendu plus amical, mais vous ne m'avez pas adressé la parole, vous avez fait sortir Tahar de sa cellule et vous lui avez rendu les honneurs, on l'a conduit vers moi devant une rangée de soldats français qui lui présentaient les armes, à lui, ce terroriste, ce fils de pute, sur votre ordre, et moi, mon capitaine, j'ai dû subir

cette honte sans rien dire. Oh, mon capitaine, à quoi bon une telle comédie, et qu'espérez-vous, donc ? Peut-être la reconnaissance de cet homme dont vous vous étiez entiché au point de vous effondrer à l'annonce de sa mort ? Mais vous savez, il n'a pas parlé de vous, pas un mot, il n'a pas dit, le capitaine Degorce est un homme admirable, ni rien de semblable, et je suis persuadé que jamais, vous entendez, jamais, mon capitaine, vous n'avez occupé la moindre place dans ses pensées. Tahar était un homme dur, qui ne partageait pas votre tendance au sentimentalisme, j'ai le regret de vous le dire, mon capitaine, et, contrairement à vous, il savait bien qu'il allait mourir, il n'imaginait pas je ne sais quel heureux épilogue semblable à ceux dont vous rêviez sûrement dans votre exaltation et votre aveuglement puérils, puérils et sans excuses, mon capitaine, vous ne pouviez ignorer ce qu'était la villa de Saint-Eugène, vous ne pouviez ignorer que personne n'en ressortait vivant car elle n'était pas une villa, elle était une porte ouverte sur l'abîme, une faille qui déchirait la toile du monde et d'où l'on basculait vers le néant – j'ai vu mourir tant d'hommes, mon capitaine, et ils savaient tous qu'on ne les reverrait jamais, personne ne baiserait leur front en récitant la *Shahâda*, aucune main aimante ne laverait pieusement leur corps ni ne les bénirait avant de les confier à la terre, ils n'avaient plus que moi, et j'étais à ce moment-là plus proche d'eux que ne l'avait jamais été leur propre mère, oui, j'étais leur mère, et leur guide, et je les conduisais dans les limbes de l'oubli, sur les rives d'un fleuve sans nom, dans un silence si parfait que les prières et les promesses de salut ne pouvaient le troubler. Dans un sens, Tahar a eu de la chance que vous l'ayez exhibé à la presse, nous avons dû rendre son cadavre mais si ça n'avait tenu

qu'à moi, mon capitaine, je l'aurais lui aussi dilué dans la chaux, je l'aurais enseveli dans les profondeurs de la baie, je l'aurais répandu aux vents du désert et je l'aurais effacé des mémoires. J'aurais fait qu'il n'ait jamais existé. Tahar savait cela, il savait ce que c'est qu'avoir un ennemi. Vous, mon capitaine, vous n'en avez jamais rien su, ce n'est pas avec notre compassion ou notre respect, dont il n'a que faire, que nous rendons justice à notre ennemi mais avec notre haine, notre cruauté – et notre joie. Peut-être vous rappellerez-vous le petit séminariste, l'appelé qu'un gratte-papier imbécile qui ne savait rien de notre mission m'avait affecté comme secrétaire, un bigot, comme vous, mon capitaine, affligé d'une âme sensible, mais réellement sensible, et tellement plus candide et plus honnête que la vôtre. Quand il a débarqué, il était soulagé parce qu'il pensait qu'il n'aurait pas à se salir les mains et qu'il était, en quelque sorte, à l'abri du péché. Il s'est présenté à moi et j'ai failli le renvoyer. Il regardait la mer par les fenêtres de la villa, et les lauriers dans le jardin, et il ne pouvait pas s'empêcher de sourire, je crois que jamais il n'avait vu autant de lumière et d'espace, il se sentait plus vivant qu'il ne l'avait jamais été, libéré des aubes humides à genoux sur les dalles glacées d'une chapelle obscure, libéré des chuchotements honteux dans la pénombre moisie du confessionnal, et je l'ai gardé, après tout, il ne m'appartenait pas de décider des leçons qui devaient être prises, coûte que coûte, ni de qui pouvait y échapper, mon capitaine, car finalement, chacun de nous a dû écouter jusqu'au bout la même leçon, éternelle et brutale, et personne ne nous a demandé si nous étions disposés à l'entendre, alors j'ai dit au petit séminariste qu'il aurait à prendre des notes pendant les interrogatoires des suspects, je lui ai dicté

quelques phrases, son écriture était précise, nerveuse et élégante, et je l'ai laissé s'installer. Il est revenu me voir, il était bouleversé, il m'a dit, mon lieutenant, ce n'est pas possible, je vous en prie, dans la chambrée, les murs sont couverts de photos pornographiques et il m'a demandé de les faire enlever, il bégayait, je lui ai dit que je ne m'occupais pas de ce genre de problèmes, qu'il n'avait qu'à regarder ailleurs et il est parti mais, plus tard, je l'ai retrouvé assis au bord de son lit, à côté de son sac ouvert, les yeux fixés sur les photos, la mâchoire pendante, il tenait dans ses mains un affreux crucifix de bois noir, et il avait l'air si vulnérable, mon capitaine, presque autant que vous quand je vous ai appris que Tahar s'était pendu, mais, lui, je pouvais le comprendre, il n'avait connu que l'ombre menaçante de la Vierge, drapée dans son long manteau bleu, les larmes pures de Marie Madeleine, et les extases célestes de Thérèse d'Avila, et maintenant, il ne pouvait pas quitter des yeux ces femmes qui écartaient les jambes devant lui, avec leur toison bestiale, leur sexe luisant, ouvert comme à coups de couteau, et il sentait le feu de l'enfer consumer la moelle de ses os, le corps du Seigneur sous ses doigts, mais rien ne pouvait lui faire détourner le regard. Le lendemain, mon capitaine, je l'ai fait assister à son premier interrogatoire, il s'est assis dans un coin de la pièce, son carnet sur les genoux, il n'a rien dit quand nous avons suspendu l'Arabe au plafond, comme si, depuis son arrivée, il ne pouvait rien faire d'autre qu'ouvrir grands ses yeux, brûler et se taire, et je lui ai su gré, mon capitaine, d'avoir compris si vite qu'il n'y avait rien à dire. J'ai posé les électrodes à l'oreille et à la verge. Il a regardé le corps nu se cabrer et se tendre, et la bouche immense, tordue par les cris, il a regardé l'eau couler et imbiber le chiffon

collé au visage de l'Arabe dont les talons écorchés ont frappé le sol et taché de sang le ciment humide. Quand nous avons retiré le chiffon mouillé et que l'Arabe, après avoir haleté comme une bête, a dit qu'il allait parler, mon petit séminariste regardait encore et j'ai dû lui rappeler qu'il devait maintenant prendre des notes. Tous les jours, il a supporté l'ennui mortel de la cérémonie dont nous fûmes, vous et moi, mon capitaine, si souvent les ordonnateurs, la répétition du même agencement immuable qui nous rassemblait autour de la laideur des corps nus et, tant qu'il est resté près de moi, il a accompli sa tâche sans jamais se plaindre. Il a fait une place à son crucifix, sur le mur, au milieu des photos, il a suivi les hommes dans la haute Casbah, au bordel de Si Messaoud, et il a accepté d'être changé complètement, pour toujours, il a accepté d'être l'homme qu'il était devenu malgré lui, sans résistance, sans forfanterie, mais vous, mon capitaine, vous ne l'avez jamais accepté et jamais vous n'avez été à la hauteur de votre destin, vous n'avez su que faire des efforts désespérés pour rejeter loin de vous celui que vous étiez en train de devenir et, bien sûr, vous l'êtes devenu quand même. Tout ce qui est extérieur aux fluctuations délicates de votre âme vous indiffère, au fond, le monde vous indiffère, mon capitaine, et vous n'êtes sensible qu'à ce qui peut souiller l'effigie que vous vous êtes érigée et à laquelle vous vouez un culte. Vous êtes le capitaine André Degorce, n'est-ce pas, résistant et déporté à dix-neuf ans, rescapé de Diên Biên Phu et des camps du Viêt-minh. L'histoire vous a délivré une fois pour toutes un diplôme de victime officielle et vous vous êtes désespérément accroché à ce diplôme, vous n'avez su que vous épuiser en vain dans l'élaboration de distinctions subtiles, totalement dénuées de sens, bien entendu,

ce qui est propre et ce qui est sale, ce qui est digne de vous et ce qui ne l'est pas, avec quel degré de délicatesse il convient de traiter ses ennemis, et vous avez dû regretter qu'il n'existe aucun manuel de savoir-vivre propre à calmer vos angoisses de débutante. Mais vous êtes incapable d'amour et de compassion, si ce n'est la compassion théorique des curés, l'amour abstrait pour un prochain qui n'existe pas. Rappelez-vous, mon capitaine, quand les tueurs de Tahar ont liquidé le bordel de Si Messaoud, je me suis rendu sur les lieux avec ma section, nous nous sommes croisés, et j'ai fait arrêter tous les hommes des maisons voisines qui prétendaient n'avoir rien entendu. La tête de Si Messaoud était posée sur un banc de pierre, dans le vestibule. Nous avons trouvé les filles entassées dans le patio, leurs viscères répandus sur les dalles de marbre. Le séminariste n'a pas vomi. Il a pleuré, mon capitaine, il a pleuré longuement sur les cadavres des filles, en souvenir de la chaleur et du réconfort, en souvenir des baisers, il a pleuré sans pouvoir s'arrêter, mais la nuit suivante, au moment d'interroger les voisins, il ne pleurait plus, il les a frappés avec un tuyau, l'un après l'autre, au creux des reins, il a tourné la manivelle du générateur et, même si nous n'avons rien obtenu cette nuit-là, c'est seulement ainsi, bien plus que par ses larmes, qu'il a manifesté la réalité de sa compassion. Voilà ce que peut la compassion, mon capitaine et, bien sûr, c'est là quelque chose que vous êtes absolument incapable de comprendre, des putains éventrées ne méritent pas la grâce de votre attention, elles ne méritent pas la souffrance de ceux qui les ont laissées mourir en se bouchant les oreilles, ni de ceux qui les ont massacrées, à commencer par Tahar, dont vous admiriez le moralisme de pacotille au point de lui faire rendre les honneurs, sous

mes yeux, mon capitaine, sous mes yeux, sans une pensée pour la terreur des putains, sans une pensée pour les adolescents du Milk Bar, déchiquetés par la bombe que Tahar leur avait envoyée en rétribution de leur jeunesse et de leur insouciance, sans une pensée pour rien d'autre que pour vous-même et votre incroyable noblesse guerrière. Les jeunes gens morts au Milk Bar sont oubliés depuis longtemps mais vous, mon capitaine, vous n'avez même pas eu à les oublier, vous n'y avez tout simplement jamais pensé. Peut-être avez-vous raison, à quoi bon penser à ce qui sera immanquablement oublié ? Ils écoutaient de la musique en buvant de la limonade, mon capitaine, et une jeune femme est entrée, une Kabyle à la peau claire qui a posé contre le comptoir le sac qui contenait la bombe, personne n'a tourné la tête vers elle quand elle est repartie, les garçons étaient trop occupés à regarder bouger les seins des jeunes filles sous les étoffes légères des robes d'été, ils échangeaient des propos d'une inconcevable niaiserie que l'explosion a fait taire, ils ne valaient pas grand-chose, mon capitaine, ils étaient pleins de certitude, pleins d'arrogance et de mépris, mais ils étaient des nôtres, comme l'étaient les putains, leur valeur ne compte pas, et c'est à nous qu'il incombait de témoigner qu'ils avaient vécu. Nous devons témoigner, par l'eau, par l'électricité, par le couteau, par toute la puissance de notre compassion. Tout s'oublie si vite, mon capitaine, tout est si léger. J'y suis retourné, vous savez, il y a quelques années, dans un avion presque vide. Personne ne se souvient de nous. A l'aéroport, le flic a tamponné mon visa en me souhaitant un bon séjour. Il m'a peut-être pris pour un pied-noir malade de nostalgie, qui voulait revoir la maison de son enfance avant de mourir. Mais sans doute ne s'est-il même pas posé

de questions. La ville ressemble à une vieille dame délabrée, confite dans sa crasse, croulant sous les oripeaux de sa splendeur ancienne. Devant le *Milk-Bar*, l'émir Abd el-Kader lève le sabre de la victoire, et les rues portent le nom des terroristes que nous avons tués. Mais ne vous y trompez pas, mon capitaine, eux aussi ont été oubliés, leur hagiographie les a fait disparaître à jamais, plus sûrement que ne l'aurait pu le silence. Je suis allé prendre une chambre au Saint-George, il y avait des taches d'humidité sur les murs et des carreaux de faïence décollés mais le jasmin parfumait encore l'air du jardin, comme il y a quarante ans, quand je quittais la villa pour boire un whisky sous le soleil d'hiver. J'ai pris un taxi dont le chauffeur m'a demandé ce que je venais faire ici et je lui ai menti, mon capitaine, finalement, je lui ai dit que j'étais malade de nostalgie et que je voulais revoir la maison de mon enfance avant de mourir. Il m'a proposé de m'y emmener et je lui ai dit que je verrai plus tard. Il s'est plaint des coupures d'eau et de son métier qui l'obligeait à rouler la nuit avec le risque de tomber sur un faux barrage, ça lui était déjà arrivé une fois, il s'était même brûlé la langue en avalant sa cigarette tout allumée, vous voyez, mon capitaine, les islamistes n'aiment pas les fumeurs, c'est un point commun qu'ils ont avec vos amis du FLN, ce moralisme répugnant, et le chauffeur de taxi riait de s'en être sorti. Je lui ai demandé de me laisser place des Martyrs et de m'attendre un moment. Je suis passé devant la mosquée des Juifs et je suis monté dans la Casbah. Des enfants jouaient dans les ordures et les gravats, un homme écoutait de la musique dans une pièce sombre et se balançait d'avant en arrière, le visage dans ses mains, et j'ai eu l'impression que je pourrais marcher sans me perdre dans ce labyrinthe, comme

à l'époque où nous sautions de toit en toit, il y a si longtemps, mon capitaine, quand les hommes de Tahar se terraient comme des rats dans l'écheveau des puits et des galeries obscures en apprenant à nous craindre. Mais je suis revenu sur mes pas et j'ai dit au taxi de faire le tour de la ville avant de me ramener à l'hôtel. Nous avons roulé le long de la mer, à Saint-Eugène, j'ai aperçu la villa, aujourd'hui, elle doit appartenir à un officier supérieur et je suis sûr que les fantômes que j'y ai laissés ne troublent pas son sommeil. J'ai bien fait mon travail. Nous sommes remontés vers El-Biar, nous sommes passés devant une salle d'où s'échappait la musique d'un mariage et le chauffeur de taxi a repris la chanson, une très vieille chanson que chantait souvent Belkacem, le harki de ma section, je m'en souviens très bien, mon capitaine, ah, si mon âme était entre mes mains, une chanson très connue, vous l'avez forcément entendue vous aussi, je t'aime, Sara, laisse-moi demeurer dans ton cœur, tu es ma vie, Sara. Le chauffeur de taxi chantait à tue-tête, je mourrais pour toi, Sara, et il semblait heureux que je fredonne avec lui. Ne m'abandonne pas, Sara. Tu as laissé dans mon cœur une trace qui ne s'efface pas. A l'hôtel, je lui ai donné mille dinars et je lui ai dit que, tout compte fait, je ne tenais pas tant que ça à revoir la maison de mon enfance. Il a insisté pour que je prenne son numéro de téléphone en cas de besoin. Il m'a serré la main. Tout est si léger, mon capitaine, tout s'oublie si vite. Le sang des nôtres et le sang que nous avons répandu ont été depuis longtemps effacés par un sang nouveau qui sera bientôt effacé à son tour. J'ai lu les journaux dans la fraîcheur du jasmin. Dix-sept douaniers abattus à Timimoun. Trois policiers décapités à Sétif. Entre Béchar et Taghit, tout le cortège d'un mariage

égorgé à un faux barrage. Tout est si léger. La mariée s'appelait peut-être Samia, ou Rym, ou Nardjess. Qui s'en souvient ? Nos actes ne pèsent rien, mon capitaine, mais vous êtes trop orgueilleux pour l'accepter. Ne le voyez-vous pas ? Nos actes n'ont aucun poids, mon capitaine, ils ne comptent pas, il a peut-être existé une race d'hommes qui le savaient, ceux qui ont égorgé les mariés le savent peut-être encore, mais nous, nous sommes devenus délicats, nous n'arrivons plus à expulser nos actes de nous-mêmes, purement et simplement comme de la merde, et nous nous empoisonnons, nos actes nous empoisonnent, nous suffoquons sous le déni ou la justification et, sur ce point, dans un sens, je vous ressemble, mon capitaine, même si je ne m'en réjouis pas, si je ne vous avais pas ressemblé, si je n'avais pas attaché une importance excessive à mes propres actes, je n'aurais pas rejoint l'OAS, je serais rentré chez moi et j'aurais pensé à autre chose. Mais que voulez-vous, dans l'oubli général, je me souviens de tout, mon capitaine, je m'en souviens très bien. On ne peut pas être loyal sans mémoire et, je vous l'ai dit, je suis loyal. Oui, mon capitaine, de nous deux, c'est moi qui ai trahi la république et c'est pourtant moi qui me suis montré loyal. Je ne vous parle pas de la France éternelle, de l'intégrité de la Nation, de l'honneur des armes ou du drapeau, toutes ces abstractions ineptes sur lesquelles vous avez cru bâtir votre vie, je vous parle des choses concrètes et fragiles dont nous fûmes les dépositaires, le hurlement des putains de Si Messaoud, les larmes de mon séminariste, le petit rire idiot des jeunes filles du Milk Bar, la chanson de Belkacem le harki, que vous et vos semblables avez abandonné à la mort en 1962 au nom de votre curieux sens du devoir, je vous parle de tout ce que vous avez trahi, sans le moindre état

d'âme, cette fois, et c'est à cela seul que je dois ma loyauté, peu importe que, pour finir, tout soit englouti dans l'oubli. Mais le monde vous indiffère, mon capitaine, et vous vous abîmez dans la contemplation hébétée de l'exceptionnelle tragédie qu'il vous a été donné de vivre, et vous vous demandez encore comment il est possible que vous soyez devenu un bourreau et un assassin. Oh, mon capitaine, c'est pourtant la vérité, il n'y a rien d'impossible : vous êtes un bourreau et un assassin. Vous n'y pouvez plus rien, même si vous êtes encore incapable de l'accepter. Le passé disparaît dans l'oubli, mon capitaine, mais rien ne peut le racheter. Plus personne ne se soucie de vous, mis à part vous-même. Le monde ne sait plus qui vous êtes et Dieu n'existe pas. Personne ne vous punira pour ce que vous avez fait, personne ne vous offrira la rédemption avec le châtement que votre orgueil réclame. Vos prières sont vaines. N'avez-vous donc rien appris ? Etes-vous si irrémédiablement aveugle ? Vous n'avez rien vécu d'exceptionnel, mon capitaine, le monde a toujours été prodigue d'hommes comme vous et aucune victime n'a jamais eu le moindre mal à se transformer en bourreau, au plus petit changement de circonstances. Rappelez-vous, mon capitaine, c'est une leçon brutale, éternelle et brutale, le monde est vieux, il est si vieux, mon capitaine, et les hommes ont si peu de mémoire. Ce qui s'est joué dans votre vie a déjà été joué sur des scènes semblables, un nombre incalculable de fois, et le millénaire qui s'annonce ne proposera rien de nouveau. Ce n'est pas un secret. Nous avons si peu de mémoire. Nous disparaissions comme des générations de fourmis et tout doit être recommencé. Le monde est un bien piètre pédagogue, mon capitaine, il ne sait que répéter indéfiniment les mêmes choses, et nous sommes

des écoliers rétifs, tant que la leçon ne s'est pas inscrite douloureusement dans notre chair, nous n'écoutons pas, nous regardons ailleurs et nous nous indignons bruyamment dès qu'on nous rappelle à l'ordre. Si la vie n'avait pas fait de vous un soldat, mon capitaine, s'il ne vous avait pas fallu être installé au premier rang de la salle de classe, vous aussi, vous vous seriez indigné, vous auriez peut-être envoyé des articles de protestation à vos amis de *L'Humanité*, vous auriez disserté sur les droits imprescriptibles de l'être humain, sur sa dignité, et vous auriez contemplé avec émerveillement vos belles mains propres et blanches, sans jamais soupçonner qu'un cœur de bourreau battait dans votre poitrine. Mais la vie ne vous a pas permis de jouir d'un tel confort. Vous savez ce qu'il en est de la dignité de l'être humain, vous savez ce que valent les hommes, vous et moi compris. Quand nous sommes arrivés au camp viet, après Diên Biên Phu, je m'en souviens très bien, c'est vous qui, le premier, me l'avez appris, comme vous m'avez appris tant de choses. Nous étions assis, épuisés et affamés, avec un groupe de prisonniers, et vous m'avez dit, je sais ce qu'est un camp, Horace, dans quelques jours, nous ne pourrons plus compter sur la plupart de nos camarades, vous allez voir apparaître l'homme et il faudra apprendre à vous en préserver, l'homme, l'homme nu, ce sont vos propres mots, je m'en souviens très bien et vous aviez raison. L'avez-vous oublié ? Avez-vous fini par vous persuader que vous étiez au-dessus du genre humain ? Les hommes ne valent pas grand-chose, mon capitaine. D'une manière générale, ils ne valent rien. Il est impossible de les distinguer en fonction de leur valeur. La partialité est le seul recours. Il ne s'agit que de reconnaître les siens et de leur être loyal. Mais cela vous est impossible,

vous ne pouvez pas renoncer au jugement, votre amour immodéré du jugement est tel que, non content de vous juger vous-même, vous n'avez pas hésité une seconde à vous déshonorer, et nous tous avec vous, pour gagner l'estime d'un homme comme Tahar, et qu'aujourd'hui encore vous êtes prêt à quémander l'absolution du premier venu, comme un gamin honteux d'avoir tripoté la bonne. Etrange orgueil que le vôtre, mon capitaine. Mais je vous le demande – qui peut nous juger ? Le Dieu dont vous croyez qu'il a créé ce monde ? Le peuple au nom duquel nous nous sommes battus toute notre vie et qui nous a manifesté sa gratitude en nous reléguant dans les bas-fonds puants de sa mauvaise conscience ? Ils m'ont condamné à mort, mon capitaine, ils m'ont gracié et amnistié, et ils avaient le droit de me tuer ou de m'épargner, c'est sans importance, mais pas celui de me condamner ni de me gracier, en aucun cas, ils n'avaient pas le droit de m'amnistier, ils n'ont aucun droit de nous juger, mon capitaine, nous sommes au-delà de leur compréhension, leurs blâmes ou leurs louanges ne sont rien. J'aurais tant aimé que vous finissiez par vous en rendre compte. Nous avons reçu l'enseignement du monde, nous avons écouté sa leçon, éternelle et brutale, et nous avons été, vous et moi, les instruments de son impitoyable pédagogie. Oui, vous aussi, mon capitaine. Chaque fois que vous avez exposé leur nudité à la lumière, chaque fois que le métal et la chair ont pénétré leur corps, chaque fois que vous avez empêché leurs paupières de se fermer, et quand vous les rameniez de force à la conscience, à chaque bouffée d'air refusée, à chaque brûlure, vous avez vous aussi fait œuvre de pédagogie auprès de tous ceux qui sont passés par vos mains. Mais vous n'assistiez jamais à leur fin et vous ne pouvez pas le savoir. J'ai

vu mourir tant d'hommes, mon capitaine, j'étais plus proche d'eux que leur propre mère et je peux vous assurer qu'ils avaient tous appris quelque chose, quelque chose d'important, une vérité que Tahar n'a pas connue parce que vous n'avez pas voulu ne serait-ce que le bousculer un peu. Nous roulions dans la nuit en dehors de la ville, nous survolions la baie, ils étaient silencieux à l'arrière du camion ou dans l'hélicoptère, ils ne pleuraient pas, ils ne suppliaient pas, il n'y avait plus en eux ni désir ni révolte, et ils basculaient sans un cri dans la fosse commune, ils tombaient vers la mer dans une longue chute silencieuse, ils n'avaient pas peur, je le sais parce que j'ai regardé chacun d'entre eux dans les yeux, comme je le devais, mon capitaine, la mort est une affaire sérieuse, mais ils n'avaient pas peur, nous leur avons rendu la mort douce, nous avons fait cela pour eux, ils me rendaient mon regard, ils voyaient mon visage et leurs yeux étaient vides, je m'en souviens très bien, on n'y trouvait aucune trace de haine, aucun jugement, aucune nostalgie, on n'y trouvait plus rien si ce n'est peut-être la paix et le soulagement d'être enfin libérés car grâce à nous, mon capitaine, aucun d'eux ne pouvait plus ignorer que le corps est un tombeau.